

LE THÉATROPHONE

Michel de Cheveigné*

Longtemps avant que l'émetteur de la Tour Eiffel inaugure, en 1921, ses émissions radiophoniques publiques, il existait en France une télédiffusion ou télédistribution de programmes sonores par fil. Elle fut en service de 1890 à 1932, et le réseau de lignes utilisé n'était autre que celui du téléphone.

Vers les années 1880, le téléphone se vendait mal en France. La Société générale des téléphones, qui en avait obtenu de l'État la « concession », se désolait de la pénurie de demandes!...

En effet, à la différence des Américains chez qui était née l'invention et qui en avaient perçu tout de suite l'intérêt, les Européens mettaient du temps à reconnaître l'avantage du téléphone en tant qu'instrument de correspondance rapide : dans les relations d'affaires, il leur apparaissait comme inférieur au télégraphe, alors à son apogée, puisqu'il ne gardait pas trace des messages, qu'il les dénaturait souvent par ses « crachements » et qu'il était loin de battre les records de transmission des dépêches. Une revue scientifique, la Lumière électrique, raconte en 1892 la prouesse d'un journaliste anglais qui parvint à téléphoner un article de sept cents mots, de Tewkesburgh à Cheltenham, en trois minutes : deux cent trente mots à la minute, c'est beaucoup à prononcer au départ et à sténographier à l'arrivée, c'est peu sur une ligne télégraphique. Or, pour un homme d'affaires, « time is money... ».

Autre disgrâce : il n'y avait pas ou très peu de relations téléphoniques entre villes (la première, entre Rouen et Le Havre, date de 1885), encore moins entre pays (première liaison internationale régulière, entre Paris et Bruxelles, en 1887) et pas du tout entre continents (première liaison transatlantique... en 1956), tandis que le télégraphe électrique permettait d'atteindre instantanément à peu près n'importe quel point du globe.

Les milieux politiques et mondains étaient les seuls à apprécier le grand apport du téléphone - ce que l'illustration appelait « une sorte de présence réelle entre les interlocuteurs, qui peuvent s'entendre comme s'ils étaient réunis dans la même pièce ».

Dans cette optique de « présence réelle » - ou, comme nous dirions dans le jargon moderne : d'« immédiateté », - il était logique de penser à utiliser le téléphone pour écouter des concerts à distance « comme si on y était ».

L'exposition de 1881

La trouvaille est due, semble-t-il, à Clément Ader, cet ingénieur polyvalent qui réussit le premier vol sur ce qu'il nomma un « avion » et qui inventa, entre autres, dès 1879 un modèle français très « performant » de récepteur téléphonique. A l'Exposition internationale d'électricité qui se tint en septembre 1881 à Paris, au Palais de l'industrie, il présenta une démonstration d'« auditions téléphoniques théâtrales » qui eut un succès retentissant.

« A l'intérieur du Palais l'on avait aménagé deux salles séparées chacune en deux compartiments, chaque compartiment contenant environ une douzaine de paires de récepteurs au moyen desquels le public pouvait entendre la musique de l'Opéra. L'effet était magique. Dans ces salles peu éclairées, à la décoration sévère et que garnissait la série des téléphones disposés le long des parois, régnait une tranquillité absolue. Puis, dès que l'on avait porté à ses oreilles deux récepteurs téléphoniques, il semblait que l'on fût tout d'un coup transporté devant la scène même de l'Opéra. En fermant les yeux, l'illusion était complète, on croyait assister à la représentation même, entendre chanter Lasalle, l'illustre Krauss, entendre les accords de l'orchestre et les applaudissements du public » (Le journal télégraphique).

Des retransmissions en stéréophonie

Nos oreilles modernes n'auraient sans doute pas ratifié tout-à-fait le jugement dithyrambique de la revue. Par contre, elles se seraient étonnées d'une innovation que nous croyons beaucoup plus moderne : la stéréophonie.

« Tous ceux qui ont eu jusqu'ici la bonne fortune d'entendre les téléphones au Palais de l'industrie ont pu remarquer qu'en écoutant avec les deux oreilles dans deux téléphones, l'audition prend un caractère spécial de relief, de localisation, qu'un seul récepteur est impuissant à

produire.

Chacun sait en effet, par sa propre expérience, qu'en écoutant dans un téléphone, il est matériellement impossible d'avoir une idée quelconque, même grossière, de la distance à laquelle paraît être l'interlocuteur : pour les uns la distance n'est que de quelques mètres, pour les autres la voix paraît sortir de terre à de très grandes profondeurs.

Ici, rien de pareil. Dès que l'audition commence, les personnages se placent, dans l'esprit de l'auditeur, à une distance fixe, les uns à droite, les autres à gauche; il est facile de suivre leurs déplacements et d'indiquer exactement, chaque fois qu'ils changent de côté, la distance imaginaire à laquelle ils paraissent se trouver l'un de l'autre et du spectateur téléphonique. C'est là évidemment un phénomène des plus curieux; il touche de près à la théorie de l'*audition binaurculaire*, et n'avait jamais encore été appliqué, croyons-nous, avant M. Ader, à produire cette illusion des plus remarquables à laquelle on pourrait donner en quelque sorte le nom de perspective auditive ».

Le montage technique était à la fois très simple dans le principe et très « sophistiqué » dans la réalisation : cinq transmetteurs (nous les appellerions des microphones), placés à gauche de la scène de l'Opéra, alimentaient chacun huit écouteurs que les visiteurs de l'Exposition plaçaient à leur oreille gauche; cinq autres, à droite de la scène, alimentaient autant d'écouteurs pour l'oreille droite.

Une maison de fous

Après l'Exposition de 1881, la démonstration se poursuivit entre la scène de l'Eldorado, célèbre « caf'conc » de l'époque, et le musée de figures de cire que le dessinateur Alfred Grévin venait juste de créer. Mais les auditions téléphoniques ne restaient encore qu'une curiosité.

Leur essor date de l'Exposition universelle de 1889, qui se tint au Champ-de-Mars. Les badauds se pressaient pour coiffer les écouteurs (Ader, ou quel qu'un des siens, vient d'inventer le « casque »), qui leur transmettaient par fils téléphoniques un fragment d'opérette ou de pièce jouée à plusieurs centaines de mètres. L'illustration note :

* Direction générale des Télécommunications - Paris.

*Le théatrophone
dans « Le règne de l'électricité »
(Gaston Bonnefort, 1885).*



de particuliers. Certains d'entre ces derniers, pourvu qu'ils paient un abonnement supplémentaire (180 F, dans les débuts, pour l'année) et une redevance par soirée (15 F), peuvent demander chaque soir d'être mis en relation avec la scène de leur choix : l'opératrice du central propre au théatrophone, à l'heure dite, établira la communication par l'intermédiaire de leur central d'attache et les fera même changer de théâtre autant de fois qu'ils le désirent dans la soirée.

Des appareils à « sous » dans les cafés

D'autres récepteurs, « à sous », étaient placés dans des cafés, des restaurants, des hôtels, des cercles et autres lieux de réunion. Pour cinquante centimes mis dans la fente de l'appareil, on avait droit à une audition de cinq minutes; pour un franc, jusqu'à dix minutes. La mise était naturellement renouvelable jusqu'au moment où, dix minutes avant la fin de l'audition, un volet télécommandé par le central indiquait « Entr'acte ».

Et comme les entr'actes pouvaient coïncider, en tout ou en partie, avec la durée d'audition à laquelle le client avait encore droit, « un pianiste et un chanteur se (tenaient) dans une salle voisine du central... et (avaient) pour fonctions de se faire entendre pendant les moments, assez courts et assez rares du reste, où tous les théâtres du réseau tombaient simultanément à l'entr'acte » (L'Électricien).

Les premiers « en direct »

Une révolution est commencée. Elle aboutira à l'étrange petite lucarne de nos téléviseurs, qui à la fois confineront nos contemporains chez eux et leur ouvriront le vaste monde.

En 1892, La Lumière électrique rapporte les faits suivants :

« Le dimanche 6 mars, le maire et les quatorze aldermen de la ville de Nottingham ont eu la fantaisie d'entendre téléphoniquement le service divin de Christchurch, à Birmingham. La distance est de soixante-dix kilomètres, de sorte que l'expérience offrait au point de vue électrique un certain intérêt. On avait disposé dans la grande salle de l'hôtel-de-ville une vaste table sur laquelle étaient rangés trente récepteurs, un pour chaque oreille

« Le spectacle est vraiment curieux. Voyez-vous un de nos grands-pères subitement ressuscité au milieu de la pièce, et voyant cette file de gens silencieux, collés au mur, écoutant avec attention, l'oreille appliquée à des tampons qui ne rendent aucun son? Il se croirait dans une maison de fous, évidemment. »

Une maison de fous, peut-être pas : mais une maison paradoxale de gens qui, pour communiquer avec un ou une de leurs semblables, se coupent de tous les autres... Le grand-père eût été plus étonné encore s'il avait pénétré dans le salon de quelques abonnés au téléphone : après que la sonnerie de leur poste les avait avertis du début du spectacle, eux aussi, mais à domicile et pendant toute la représentation, s'isolaient du monde extérieur pour goûter aux joies du théâtre téléphoné. Nouvel art de vivre :

« Ils étaient les mieux partagés puisque, chez eux-mêmes, sans sortir de leur appartement et même de leur lit, ils (pouvaient) se croire transportés dans leur théâtre préféré. »

Les abonnés au théatrophone

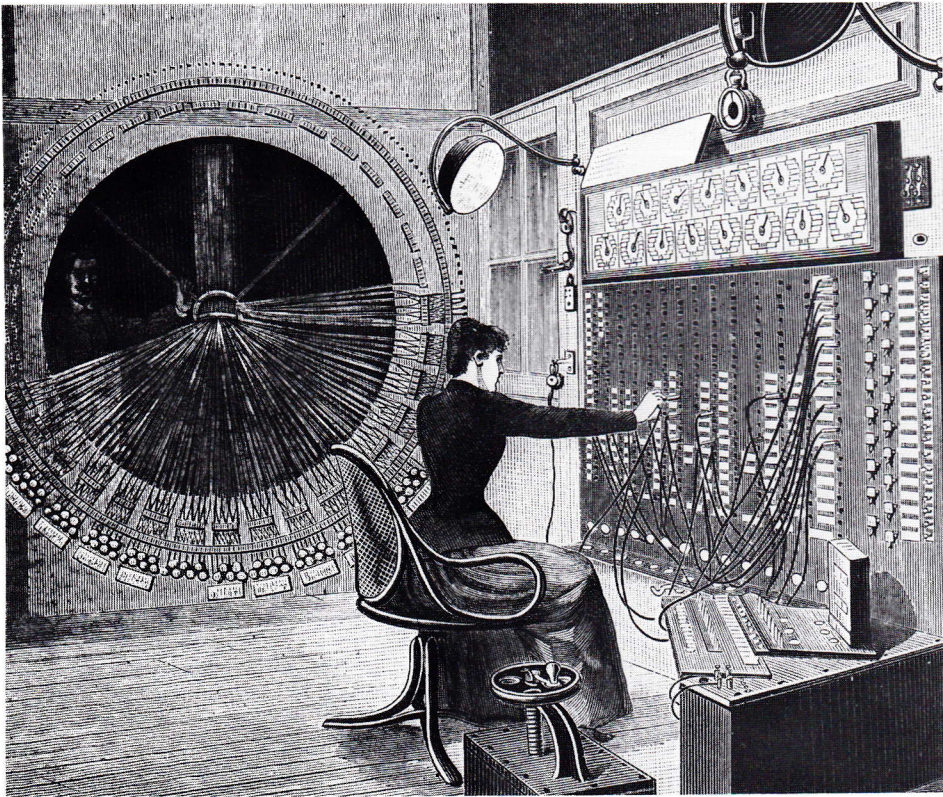
En 1890, le nom de « théatrophone » apparaît dans la raison sociale d'une entreprise qui se crée pour exploiter le procédé : la Compagnie du théatrophone.

Un central spécial, installé au 23 de la rue Louis-le-Grand, est la plaque tournante entre les scènes parisiennes (Opéra comique, Eden, Théâtre français, Bouffes, Nouveautés) et les appareils récepteurs, qui sont privés ou publics.

Les récepteurs privés sont constitués tout simplement par les postes du réseau téléphonique général installés au domicile

*Le Central à Paris :
Revue des Sciences (Juin 1892).
Appareils automatiques dans le salon
d'un grand hôtel à Paris (1892).*

1



2



municipale. Les transmetteurs avaient été habilement disposés dans les diverses parties de l'église du Christ, de sorte que les auditeurs n'ont point perdu une seule note, ni une seule parole. Il y avait des appareils dans le clocher, dans le chœur, dans l'orgue, dans la chaire et à l'autel.

Le samedi 11 décembre comptera dans les annales du jeu d'échecs. Deux parties ont été jouées simultanément au Club des échecs de Londres et au Club des échecs de Liverpool, réunis pour cette occasion par un téléphone... Le lundi suivant, les deux clubs ont recommencé à jouer. Londres offrit d'arrêter le jeu pendant le dîner, mais l'offre fut déclinée par Liverpool, et la réponse excita à Londres des rires unanimes qui furent entendus à Liverpool.

Une expérience de théâtrophonie qui vient d'avoir lieu entre Londres et Paris a parfaitement réussi. De Londres, on a très bien entendu *Le Mage*, que l'on chantait à l'Opéra de Paris. On a utilisé, pour arriver à ce résultat, le câble téléphonique qui depuis quelques jours relie, comme on sait, les capitales de France et d'Angleterre.

La téléphonie a servi à une expérience amusante sur la ligne de Paris-Londres. Les personnes se trouvant au bureau londonien eurent l'idée, en voyant passer l'Armée du Salut jouant la Marseillaise, d'ouvrir toutes grandes les portes du bureau et de demander à l'employé du bureau de Paris s'il entendait quelque chose. L'employé répondit incontinent qu'il entendait jouer la Marseillaise. C'est une démonstration frappante de la puissance des moyens de communication de cette fin de siècle. »

Télédiffusion par fil et sans fil

Oui, un nouveau type de communication était né. Pour la première fois, et bien avant toutes les autres qui devaient venir, une technique apportait le moyen potentiel de vivre « en direct » n'importe quel événement lointain. Cette technique était celle de Bell, d'Edison et d'Ader : le téléphone. Même le caractère intimiste que lui donnent d'ordinaire les écouteurs individuels n'a jamais été de nature à l'empêcher de servir à la « communication sociale », puisque dès les débuts - certains des témoignages rapportés précédemment en font foi - des « haut-parleurs » pouvaient s'y substituer pour une écoute collective.

L'apparition de la radiodiffusion publique, en 1921, ne supprima pas le théâtrophone : elle était encore balbutiante, donnait des auditions aléatoires et peu fidèles; lui, était techniquement sûr et artistiquement confortable. Le directeur de la Compagnie du théâtrophone disait en 1930 :

« Les sans-filistes trouvent un grand plaisir dans les multiples petites manipulations et réglages qu'exige le fonctionnement d'un récepteur de TSF et s'y intéressent bien souvent davantage qu'à la qualité musicale de la réception elle-même. La clientèle du théâtrophone, au contraire, ne voit que le côté musical et demande à n'avoir rien à régler et à être déchargée de tout souci d'entretien. »

Mais les ondes hertziennes devaient finir par l'emporter sur la télédiffusion par fil, dont le service cessa en 1932.

M. de C.